

UN ARTICLE INCONNU DE MIRBEAU

"La Vérité est morte" est une chronique que Mirbeau a signée de son nom, mais qui n'a pas été recensée par Jean-François Nivet dans la volumineuse bibliographie de sa thèse dactylographiée sur *Mirbeau journaliste* (1987), sans doute parce qu'elle n'est pas parue dans un grand quotidien français. Une coupure de presse figure bien dans les papiers de l'écrivain conservés à la Bibliothèque de l'Institut, mais elle est sans indication de date ni de provenance ! Peut-être est-ce un journal belge qui lui a offert l'hospitalité, de même qu'à un autre étonnant article, pas davantage répertorié, "La Leçon du gorille". Les allusions à l'affaire Dreyfus et les rapprochements que l'on peut faire avec *Le Jardin des supplices* inviteraient à situer "La Vérité est morte" à la fin de l'Affaire, aux alentours de 1899-1900.

Il s'agit d'une fable, ce qui est rare chez Mirbeau. Mais elle prend, comme c'est le cas de nombreuses autres chroniques mirbelliennes, la forme d'une scène dialoguée. Un narrateur anonyme, que l'on aurait tendance à identifier à l'écrivain - encore qu'il n'ait probablement jamais eu à son service de "vieille gouvernante" - s'y trouve confronté à un jeune homme visiblement un peu fêlé, qui se désespère d'avoir tué le mensonge, et qui repart tout ragaillardisé quand il finit par comprendre qu'il a en réalité occis la vérité et qu'il peut donc proclamer aux quatre vents "la bonne nouvelle", évangile des anti-dreyfusards : "La Vérité est morte". Notre polémiste recourt encore une fois à un procédé qu'il affectionne : l'éloge paradoxal. Après l'éloge du meurtre, justification des lois oppressives et fondement de l'ordre social, dans le "Frontispice" du *Jardin des supplices* (1899), et celui du petit bourgeois prudhomme dans *L'Épidémie* (1898), et avant celui du vol, auquel se ramènent toutes les activités sociales, dans *Scrupules* (1902), nous avons droit ici à l'éloge paradoxal du mensonge. Sans le mensonge, en effet, rien ne subsisterait de ces mystifications respectées qui ont nom "la charité, la politique, la philosophie, la science, la poésie, l'art" – sans parler, bien sûr, de tous ces mensonges avérés que sont les religions, l'amour, l'amitié et les relations sociales dans leur ensemble...

En inversant ainsi les normes morales et sociales, en choquant les habitudes culturelles de ses lecteurs, en présentant ce qui est, dans toute son horreur, tout en laissant entendre que c'est ce qui devrait être, selon la définition que Bergson donne de l'humour, fondement de ce procédé rhétorique efficace qu'est l'éloge paradoxal, Mirbeau nous oblige à jeter un regard nouveau sur quantité de choses respectées - valeurs, coutumes, institutions - sur lesquelles nous avons perdu l'habitude de nous interroger, parce que nous avons été dûment conditionnés à ne plus en voir la répulsive nudité. Pour nous en faire découvrir les tares et les "bosses morales", il convient donc de "dénaturaliser" ce que nous avons fini par considérer comme "naturel", par la simple force de l'accoutumance.

Ici, l'éloge paradoxal du mensonge apparaît étroitement lié à l'affaire Dreyfus, au cours de laquelle on a assisté à cette chose ahurissante et édifiante : des nationalistes patentés entreprenant de lancer une vaste souscription pour élever un monument au colonel Henry, auteur du "faux patriotique" destiné à accabler un innocent, et collectant la somme colossale de 131.000 francs auprès de 25.000 souscripteurs, dont un grand nombre d'officiers et de prêtres ! Cela amène notre dreyfusiste indigné, le 28 décembre 1898, dans une de ces interviews imaginaires dont il a le secret, à prêter à un des fantoches nationalistes qu'il se plaît à mettre en scène dans ses chroniques de *L'Aurore*, cet éloge paradoxal du faux et de la trahison : "Plus de sentimentalisme ni d'équivoques !... Il faut être catégorique !... Dans une époque troublée, il faut parler clair ! Eh bien, il est temps que l'armée affirme enfin sa solidarité patriotique avec les faussaires et les traîtres !

Oui, il est temps que le faux soit obligatoirement considéré par tout le monde comme un acte héroïque, et qu'on dise de la trahison qu'elle est la première d'entre les vertus militaires !... Cette admirable conception aura eu ce résultat merveilleux de refaire de fond en comble la mentalité nationale et de diriger l'honneur d'un pays dans des voies absolument nouvelles et imprévues [...] Honorons le faux ! Glorifions, déifions la trahison !" (1). Dans une société mercantile, où tout marche à rebours du bon sens et de la justice, comme notre imprécateur ne cesse de le marteler depuis son pamphlet de 1882 contre la cabotinocratie (2), faut-il encore s'étonner que les défenseurs de la nation absolvent et protègent les traîtres et que les fanatiques de "l'honneur" élèvent des monuments aux faussaires ?

Si pessimiste que soit la tonalité générale du texte, la conclusion manifeste cependant une certaine confiance, plutôt inattendue, dans l'avenir : "La Vérité ne meurt jamais..." C'est-à-dire qu'en dépit de la puissance des fervents du mensonge politique et religieux, la lumière de la vérité finit toujours, tardivement, par percer les ténèbres. Idée illustrée par un épisode de "La Vache tachetée" : à force de laisser des "coquins" "proclamer des vérités par les chemins", de partout on en voit arriver de nouveaux, contaminés par les premiers, et "on a beau les juger tout de suite, ceux-là, et tout de suite les condamner, il en vient toujours, et l'on ne sait pas d'où ils sortent" (3)... Allusion au flot montant de toutes les "âmes naïves" qui, intellectuels ou prolétaires, se rallient à la Vérité et à la Justice, pendant l'Affaire. Ce phénomène de boule de neige encourage notre idéaliste impénitent à mettre beaucoup d'eau dans le vin de son habituel nihilisme schopenhauerien. Comme il l'écrivait déjà en mai 1898, "il ne faut pas désespérer d'un peuple - si pourri qu'il soit - quand une jeunesse intelligente et brave se lève pour la défense de la justice et de la liberté" (4).

Du coup, il en arrive parfois à adopter des positions bien surprenantes chez un réaliste qui n'est jamais dupe de rien, et à faire comme s'il était écrit là-haut que la vérité finirait toujours par éclater, et que la justice - pour Dreyfus, comme pour Van Gogh et Camille Claudel – finirait toujours par triompher... Il sait pertinemment

qu'il n'en est rien, qu'aucune finalité n'est à l'œuvre dans un univers livré au chaos et à l'entropie, et que, dans une société darwinienne, "les salauds triomphent toujours d'être des salauds" (5). Mais il sait aussi que c'est aux hommes de se battre inlassablement pour les valeurs qu'ils ont édifiées s'ils veulent rendre leur existence un peu moins insupportable. Il convient donc de ne pas les décourager complètement, comme il a eu malheureusement tendance à le faire avec *Les Mauvais bergers* (6). La lucidité doit éclairer l'action, non en détourner.

NOTES

1. *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, p. 203.

2. Recueilli dans ses *Combats politiques*, Séguier 1990, pp. 43-50.

3. *Le Journal*, 20 décembre 1898 (*Contes cruels*, t. II, p. 380).

4. "L'Espoir futur", *Le Journal*, 29 mai 1898.

5. Lettre à Francis Jourdain du 22 décembre 1909 (coll. Mme Vinès).

6. Sur *Les Mauvais bergers* et sur cette contradiction entre nihilisme et engagement, voir la communication de Wolfgang Asholt, dans les Actes du colloque Mirbeau d'Angers (*loc. cit.*) ; et mon article sur "Les Contradictions d'un écrivain anarchiste", à paraître en 1995 dans les Actes du colloque *Littérature et anarchie*, Presses de l'Université de Toulouse-le Mirail.

Nous reproduisons ici le texte du manuscrit, qui faisait partie de la collection Daniel Sickles.

Pierre MICHEL

LA VÉRITÉ EST MORTE

Hier matin, tandis que je travaillais, un homme se présenta qui insista vivement pour me voir. Ma vieille gouvernante observa au visiteur que je ne recevais personne, à ces heures matinales, et l'engagea à revenir dans l'après-midi.

- Impossible, dit-il... Il serait trop tard... La foule sera là dans quelques minutes. Et nous ne pourrions pas empêcher la catastrophe d'arriver...

Comme il paraissait à bout de souffle pour avoir monté précipitamment mes cinq étages, et qu'il était très pâle, ma vieille gouvernante eut pitié de l'inconnu et le fit entrer... Il s'assit, ou plutôt il tomba, sur une des banquettes de l'antichambre, et, pendant quelques minutes, [elle] attendit que sa respiration eût repris son rythme normal et régulier... Toutefois, elle lui demanda son nom et s'enquit de ce qu'il désirait de moi.

L'homme parlait péniblement... Il dit, entre des hoquets :

- Mon nom importe peu... et d'ailleurs je n'ai pas de nom !... Pour ce que je veux... oh ! Je veux que l'humanité ne meure pas du coup que je viens de lui porter !...

- Vous n'êtes pas malade, au moins ?... interrogea la brave femme, un peu inquiète.

- Non ! je ne suis pas malade, répondit l'inconnu... Ce n'est pas moi qui suis malade....

C'est... c'est... autre chose... C'est la vie ! Et si la vie venait à mourir ! Oh ! Dieu !...

Puis, tout d'un coup, dressant l'oreille, comme une chevrette aux écoutes dans le bois :

- Vous n'entendez pas crier dans la rue ?... Vous n'entendez pas crier dans la campagne ?

- Mais non !... C'est le marchand de poisson qui passe !

- Et cette cloche qui sonne !... Cette cloche !

En effet la cloche de l'église sonnait au loin.

- C'est un baptême... expliqua-t-elle... Écoutez comme elle est gaie, cette cloche, qui chante la vie !

L'homme dit, dans un geste accablé :

- Un baptême ! Des êtres qui naissent... des êtres assez fous pour naître en ce moment !

(1)
Joséphine - c'est le nom de ma vieille gouvernante - comprit alors qu'elle avait à faire, non à un pauvre ou à un solliciteur (2), mais à un fou... Et, comme elle sait que j'aime les fous (3), et que je les collectionne, elle l'introduisit, quand il fut à peu près calmé, dans mon cabinet.

C'était un jeune homme ; il semblait avoir vingt-cinq ans, à peine. De petite taille et de mise correcte, très blond de barbe et de cheveux, très pâle de visage, il avait une physionomie fine et jolie, et des yeux très clairs, des yeux très bleus, des yeux

extraordinairement limpides, extraordinairement profonds, dans lesquels, bien qu'ils fussent très mobiles, on voyait, comme un lac des montagnes... De courtes paillettes reposaient au fond de ses yeux, ainsi que dans les lacs des cailloux d'or... L'expression qui se dégageait de ses yeux, était quelque chose d'étrange, quelque chose comme une douceur implacable... comme une sinistre bonté... (4) Les gouffres clairs, les abîmes blancs ont des apparences effarantes... Qu'il soit fait de ténèbres ou de clartés, le vide est sinistre !... C'est la même terreur, et le même vertige.

Quand l'inconnu entra, il me parut fort agité... Sa bouche, qu'il avait mince et blanche, tremblait un peu... Ses gestes étaient saccadés... Des plis d'ombre précoce barraient la jeunesse de son front... Il se précipita, plus qu'il ne s'assit, sur le siège que je lui désignai.

- Je vous écoute, Monsieur !... dis-je d'une voix grave, d'une voix où je m'efforçai de mettre tout ce que je puis avoir en moi de gravité solennelle, car la longue pratique que j'ai des fous m'apprit que c'est seulement par la gravité de la parole, que l'on peut prévenir les crises furieuses, chez les fous... (5)

Alors, l'inconnu parla. C'étaient des petites phrases courtes, rapides, fébriles.

- Monsieur, dit-il, il m'est arrivé une chose effroyable. J'ai tué le Mensonge !

Parfaitement !... Comprenez-vous l'horreur de cet acte ?... Ayant tué le Mensonge, j'ai donc tué la Vie ! Ou du moins j'ai brisé tous les liens qui lient la Vie à elle-même !... C'est épouvantable !... Car maintenant que j'ai tué le mensonge, il n'y a plus d'amour, plus d'amitié, plus de relations sociales possibles entre les hommes ! Et j'ai fait pire encore... J'ai tué la charité, la politique, la philosophie, la science, la poésie, l'art... J'ai tué, Monsieur, toute l'espérance humaine !... (6) Il ne reste plus debout une seule religion... plus un seul Dieu, plus un seul Roi, plus un seul peuple... Il n'y a plus rien... rien... rien !... Puisque, en tuant le mensonge, du coup, j'ai tari la source universelle et jamais tarie où la Vie venait s'abreuver !... (7) Comment ai-je pu faire cela ?... Écoutez-moi... Il faut que je vous raconte par quelle étrange folie, j'ai été amené, poussé, à tuer le mensonge... et à faire le vide, tout d'un coup, sur la terre... Écoutez-moi.

- Parlez !

- Ce matin, je me promenais sur une grande place, près d'une fontaine. Et je vis, assise sur la margelle de la fontaine, une femme toute nue, et qui pleurait... Autour d'elle, il y avait une foule immense... des amants, des prêtres, des soldats (8), des philosophes, des artistes, etc. Je demandai qui était cette femme, et pourquoi elle pleurait : "C'est le Mensonge !", me dirent les amants... "C'est le Mensonge", me dirent les prêtres. Et tous ceux à qui je m'adressai me dirent également : "C'est le Mensonge !"... Et disant cela, chacun invectivait la femme et lui jetait des pierres. Chose curieuse et qui m'indigna, la femme ne sentait ni l'opprobre de ces outrages, ni la blessure de ces pierres. Elle pleurait, voilà tout !... Alors, près de moi, j'entendis quelqu'un qui criait : "Pourquoi ne la tue-t-on pas ?... Il n'y a pas moyen de vivre avec cette ignoble gueuse !"... Et, de toutes parts, j'entendis aussi la foule qui hurlait : "À mort ! À mort ! À mort !" (9) Grisé par ces cris, je sentis une ivresse naître en moi, une ivresse naître et grandir en moi... une ivresse qui m'emportait, me soulevait de terre, au-dessus de la foule... (10) Comment cela se fait-il que j'eusse un couteau dans la main ?... Je n'en sais rien... Je crois que ce couteau avait poussé dans ma main, rien que par la force du meurtre qui était en moi... Arrivé près de la femme nue et qui pleurait, je levai le bras, et d'un coup terrible, ce couteau, je l'enfonçai jusqu'au manche, dans le dos de celle qu'on appelait le Mensonge !... Puis, épouvanté de mon crime, comprenant soudain qu'en tuant le Mensonge, je venais de rompre l'équilibre de l'univers, et d'apporter le deuil, à jamais, parmi la vie... je m'enfuis...

Je laissai le jeune homme un instant silencieux. Puis, doucement, je lui dis :

- Je crois, Monsieur, que vous avez été trompé... et que vous n'avez pas tué le Mensonge... En effet, le Mensonge n'est point tel que vous le décrivez... Le Mensonge n'est jamais nu... Son visage est peint comme celui d'une fille... Il est vêtu de brocarts et

couvert de bijoux faux... (11) Et jamais il ne pleure sur la margelle des fontaines... Savez-vous qui vous avez tué ?

- J'ai tué le Mensonge... j'ai tué le Mensonge ! Se lamentait l'inconnu.

- Non, Monsieur, vous avez tué la Vérité !

- Ce n'est pas possible, hélas ! Ce n'est pas possible !

- Je vous dis que vous avez tué la Vérité !... Je vous dis que vous avez délivré le monde de ce monstre hideux qu'est la Vérité !

- On peut donc vivre, maintenant, si j'ai fait ce que vous dites !... s'écria le jeune homme, dressé soudain, dans un grand enthousiasme...

Et avec un geste de prophète, il ajouta :

- Il faut que j'aille clamer partout la bonne nouvelle... Il faut que j'aille dans les villes et dans les campagnes, et dans les forêts, et dans les églises, crier : "La Vérité est morte ! La Vérité est morte !"

Quand il fut parti, Joséphine entra, toute pâle et tremblante, dans mon cabinet :

- Est-ce vrai, Monsieur, que ce jeune homme a tué la Vérité ?

- On peut tuer la Vérité, Joséphine... Cela n'a pas d'importance, puisque la Vérité ne meurt jamais...

- Ah ! mon Dieu ! murmura Joséphine en refermant la porte. Ils sont fous tous les deux...

Et la Vérité est morte !... Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant ?

Et je me remis à travailler...

Octave MIRBEAU

NOTES

1. Mirbeau était néo-malthusien et a mené toute une campagne sur le thème de la "dépopulation" dans les colonnes du *Journal* en novembre et décembre 1900 (cf. *Combats pour l'enfant*, ch. IX). Comme Schopenhauer, il était convaincu que "le seul bonheur, c'est de ne pas naître."

2. Sa générosité et sa serviabilité étant proverbiales, et jamais prises en défaut, Mirbeau était assailli par une multitude de solliciteurs de tout poil, en particulier par quantité de jeunes auteurs inconnus qui comptaient sur lui pour leur mettre le pied à l'étrier.

3. De fait, ceux que le *profanum vulgus* appelle "fous" sont bien souvent ceux qui, dotés d'esprit critique, refusent les normes sociales pour n'obéir qu'à leur conscience. Par exemple, Tolstoï, auquel Mirbeau a précisément consacré un article intitulé "Un Fou" (*Le Gaulois*, 2 juillet 1886).

4. Oxymores fréquents chez Mirbeau. Dans sa *Lettre à Tolstoï* de mai 1903, il évoquait par exemple "la bousculade folle d'incohérences, de contradictions, de vertus funestes, de mensonges sincères, de vices ingénus, de sentimentalités féroces et de cruautés naïves", qui sont caractéristiques de l'humaine nature (À l'Écart, p. 15).

5. Grand lecteur de Pascal, Mirbeau sait que "la gravité de la parole" est une "grimace" qui peut en imposer "aux plus sages", *a fortiori* aux "fous".

6. Dans "Un Mot personnel" (*Le Journal*, 19 décembre 1897), Mirbeau s'en prenait déjà à "l'opium de l'espérance" : "Le jour où les misérables auront constaté qu'ils ne peuvent s'évader de leur misère, briser le carcan qui les attache pour toujours au poteau de la souffrance, le jour où ils n'auront plus l'Espérance, l'opium de l'Espérance... ce jour-là, c'est la destruction, c'est la mort !"

7. À la fin de sa vie, Anatole France écrira pareillement : "J'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin : mais certes elle a bien plus grand besoin encore du mensonge qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies. Sans le mensonge, elle périrait de désespoir et d'ennui" (postface de *La Vie en fleur*, 1922, Pléiade, p. 1174).

8. Comment ne pas penser à l'ironique dédicace du *Jardin des supplices* "aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges" etc ?

9. Allusion aux cris homicides poussés par les "patriotes" lors du procès d'Émile Zola, en février 1898. Mirbeau s'en est déjà souvenu dans "La Vache tachetée" (*Contes cruels*, t. II, p. 383).

10. Cette "ivresse" du meurtre est ressentie également par plusieurs personnages des *Contes cruels*. Voir notamment "Le Colporteur", "L'Assassin de la rue Montaigne", "La Livrée de Nessus" et "En traitement" (III).

11. À la fin du "Frontispice" du *Jardin des supplices*, le narrateur au visage ravagé déclare, parlant de Clara : "Je l'ai vue libre de tous les artifices, de toutes les hypocrisies dont la civilisation recouvre, comme d'une parure de mensonge, son âme véritable" (éd. Folio, pp. 60-61).